

## La traversée

Ce jour-là, il faisait merveilleusement beau. Mais j'étais seule sur notre petit balcon du deuxième. Les autres avaient pris le large. J'étais toute seule. Mortifiée de devoir rester là parce que «trop petite pour ceci», «trop jeune pour cela». Lasse d'entendre : «plus tard», «quand tu seras grande», «quand...». Quand les poules auront des dents.

À vrai dire, je n'étais pas toute seule. Maman était restée à la maison. Mais je savais qu'elle vaquerait à des tâches domestiques. L'air absente. Amère. De toute évidence, habitée par un rêve d'être ailleurs.

*mes mains agrippent les barreaux de fer de la galerie j'ai les larmes aux joues*

Quand père frères et soeurs eurent disparu dans le lointain de notre Seizième rue, je suis rentrée. Avec l'intention d'aller noyer ma peine dans la rivière de mon lit.

Au passage, sur une table, j'ai aperçu un livre... Innombrables pages. Des mots des mots des mots. Peu d'images... un livre «trop vieux pour moi». Quoique...

*je crois entendre mon père quand il dit aie confiance tu aimeras cela*

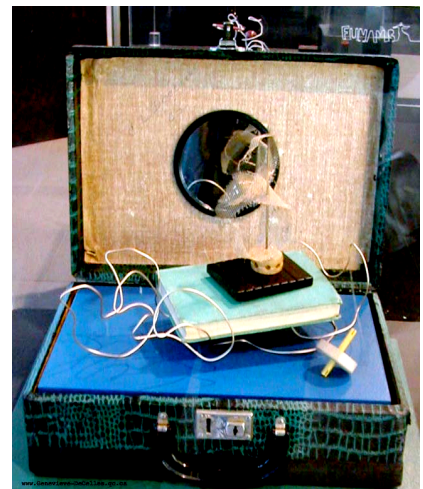
Un jour peut-être.

En entrant dans ma chambre, j'ai revu ma petite valise verte. Celle que j'avais de si près tenue les trop rares mais si belles fois où j'avais pris le train en compagnie de maman pour un pèlerinage dans sa ville originelle. Je l'ai déposée sur le lit. J'ai caressé sa peau en faux chagrin de crocodile. J'ai fait jouer les ferrures. Elles ont émis un joyeux bruit de liberté.

J'ai soulevé le couvercle et j'ai vu, sur son verso, le petit miroir, rond comme un hublot. J'ai repensé au livre de tantôt...

*je crois sentir une brise je quitte ma triste chambre*

*je prends le livre du passage et m'en retourne au balcon*



Je me suis assise par terre dans un coin. J'ai placé ma petite valise sur mes genoux, et sur ma petite valise, j'ai déposé le livre «pour les grands». Je me sentais craintive mais déterminée.

*ma main effleure la page couverture du regard je caresse un navire des gens qui regardent au loin des nuages qui je les soulève*

C'est en plaçant soigneusement mon doigt sous chaque mot à franchir que j'ai déchiffré les premières lignes de la première page. J'avais tellement peur de perdre le fil. J'avais sans doute les yeux exorbités tant ils travaillaient fort pour ne rien échapper.

Tout mon corps gravitait autour de ce volume chargé de tant de signes. De tant de signes d'au-delà.

*je tourne les pages religieusement je pourchasse vivement toute mouche qui ose s'y poser*

Je me sentais petite mais brave.

J'ai d'abord fait connaissance, laborieusement, avec un certain Philéas Fogg et avec son serviteur ami Passepartout. J'ai ensuite découvert Londres, ses us et ses coutumes, patiemment. Quand est venue l'histoire de la gageure, je lisais plus lestement.

D'une page à l'autre, mes mains se sont détendues.

Le temps passait. Serein.

Quand les héros de mon roman ont pris place dans la nacelle du merveilleux ballon, mon regard se déplaçait aisément d'une ligne à l'autre. Le miracle était accompli : je ne doutais plus de mon pouvoir lire.

En marchant sur les mots de Jules Verne, j'avais fait la traversée.

J'étais passée du côté des gens qui aiment lire.

Je n'en suis jamais revenue.

*un livre entre les mains      pouvoir être soi et bien d'autres  
pouvoir être ici et ailleurs      être jadis et tantôt      tout à la fois  
un livre entre les mains      être immobile      et pourtant nomade*

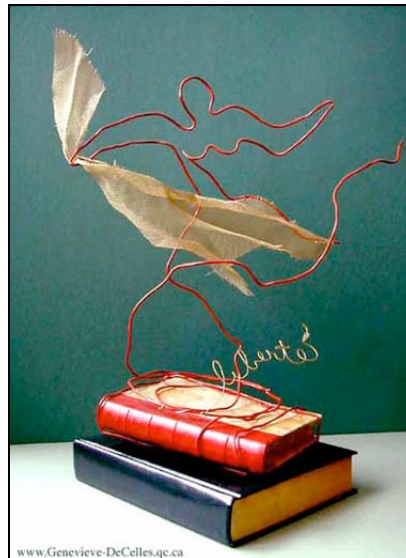
Notre balcon était petit, mais cet après-midi-là, il était le pont d'un navire.

Lorsqu'en fin d'après-midi, mes déserteurs ont gravi notre escalier colimaçon, sans doute ont-ils pensé revoir la «*petite dernière*» sur le balcon. Mais ce n'était plus la même.

En quelques tours d'horloge, elle avait fait un tour du monde. Et franchi le plus beau seuil de sa vie.

Rien ne serait plus jamais pareil. J'étais entrée dans le secret des dieux.

Je savais désormais qu'un livre à la main, on n'est jamais tout à fait seul. Et que même captif d'un corps immobile, un «*je*» peut être libre.



Ce que je n'aurais pu imaginer en cet été des années cinquante, c'est qu'en 2007, assise sur mon grand balcon, j'écrirais le présent texte sur un petit ordi-valise. Fabuleux objet qui en quatre-vingts clics peut m'offrir un tour du monde.

Et ce que personne à l'époque n'aurait cru possible, et qui pourtant est fort probable, c'est que mes enfants et leurs petits pourront bientôt, en quelques jeux de doigts et de neurones, parcourir des livres numériques.

Gloire à mon père, qui m'a transmis l'amour des livres.

Et à Gutenberg qui nous a ouvert une si belle voie!

Geneviève DeCelles

août 2007